

Introduction

Repères biographiques

Avant de préciser la nature de notre propos et ce qui pourrait constituer le nerf de la pensée de Marx, il convient de rappeler rapidement les moments majeurs de sa vie et bien sûr – précision essentielle dans son cas –, les événements historiques qui jalonnent et en même temps structurent son existence.

Marx naît le 5 mai 1818, à Trèves (Prusse rhénane). Bien que ses parents, Heinrich Marx et Henriette Pressburg, soient l'un et l'autre issus d'une famille de rabbins, il reçoit tout de même le baptême évangélique en 1824. Après son examen de maturité, il entame des études de droit à l'université de Bonn, même si la philosophie le passionne déjà, notamment la lecture émerveillée de Hegel.

En 1841, il soutient, à l'université d'Iéna, sa thèse consacrée à la philosophie de la nature chez Démocrite et Épicure, l'année même où paraît le premier grand texte de Feuerbach, *L'Essence du christianisme*, dont nous verrons très vite l'importance dans la genèse de la pensée marxiste. L'année suivante, Marx commence

à collaborer à la *Rheinische Zeitung*. Il s'intéresse déjà aux questions économiques et sociales, et se familiarise avec le socialisme français en lisant Fourier, Leroux et Saint-Simon. Il rencontre, en novembre, Friedrich Engels.

Le 19 juin 1843, il épouse Jenny von Westphalen, et s'installe avec elle, en octobre, à Paris. Il y poursuit une intense activité de lecture (Rousseau, Montesquieu, Machiavel) et d'écriture (*À propos de la question juive*, *Critique de la philosophie du droit de Hegel*). Il commence par ailleurs à s'intéresser sérieusement à l'économie et aux questions sociales et politiques, ce qui lui vaut d'être expulsé de Paris, en 1845, sous la pression du gouvernement prussien. Il s'installe alors à Bruxelles, où il entame sa longue collaboration avec Engels. Il y rédige ses *Thèses sur Feuerbach* et *La Sainte Famille*, alors que Max Stirner publie *L'Unique et sa propriété*.

Il fonde en 1846, avec Engels, les comités de correspondance communistes, qui vont s'implanter progressivement dans toute l'Europe, et travaille parallèlement à l'écriture de *l'Idéologie allemande*, sans doute l'un des textes les plus significatifs de cette période, avec bien sûr le célèbre Manifeste du parti communiste, qui paraît en 1848, en pleine ébullition révolutionnaire.

Il est alors expulsé de Belgique pour s'être mêlé de politique, et est accueilli au mois de mars par une France fraîchement convertie à la République. En juin de cette même année sort le premier numéro de la *Neue Rheinische Zeitung*, où Marx publiera une

grande quantité d'articles, consacrés notamment aux événements français, et qui constituent l'essentiel des *Luttes de classes en France*. Il suit, presque au jour le jour, l'ensemble du processus qui conduira au coup d'État du 2 décembre 1851, et à la prise de pouvoir de Louis Bonaparte, un événement dont il donne une lumineuse interprétation dans *le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. La famille Marx vit ces années dans un dénuement extrême. Des cinq enfants du couple, seules trois filles parviendront à l'âge adulte.

En 1853, Marx s'installe à Londres. Il s'intéresse de près à la vie des ouvriers en Angleterre, et commence à publier des articles dans le *New York Tribune* et dans la *Neue Oder-Zeitung*. Après plusieurs années de travail comme journaliste, Marx écrit, en 1857, *l'Introduction à la critique de l'économie politique*, prélude à une première élaboration du *Capital*, qui donne lieu en 1858 aux *Principes de l'économie*, plus connus sous le nom de *Grundrisse*. Il annonce à Engels et à Lassalle qu'il compte écrire une *Économie*. L'année 1859 est marquée par la publication de la *Critique de l'économie politique*, et aussi, par celle de *L'Origine des espèces* de Darwin.

De 1860 à 1867, Marx travaille simultanément à l'écriture du *Capital* et à ses multiples fonctions journalistiques, tout en continuant son activité militante pour la Ligue des communistes et pour l'Association internationale des travailleurs. Sa santé est très fragile pendant ces années de labeur acharné, ce qui ne l'empêche pas de contribuer à la création, en 1864, de la Première Internationale.

En 1867, paraît enfin le livre I du *Capital*. Mais Marx ne survit que grâce à l'appui financier de Engels, ce qui lui permet de participer activement aux débats internes de l'Association Internationale des Travailleurs (1867-1871). En 1873, une deuxième édition du *Capital* est imprimée. Marx continue de travailler aux livres II et III du *Capital*, en accumulant un matériau documentaire considérable, et en multipliant les lectures, malgré un état de santé de plus en plus inquiétant et une situation financière très instable. *La Critique du programme de Gotha* marque l'année 1875, et témoigne de la profondeur de l'engagement militant de Marx, et de l'acuité de sa lecture des évolutions du mouvement socialiste, dont il condamne vigoureusement la dérive social-démocrate.

En 1881, sa femme, Jenny, décède. Marx est de plus en plus malade. Il meurt toutefois presque deux ans plus tard, le 14 mars 1883, quelques semaines après sa fille Jenny Longuet. La même année sort la grande œuvre d'un autre maître du soupçon, *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche.

Marx mort ou vif

Les avatars récents du capitalisme financier, les crises sans cesse revenantes, tant d'événements qui confirment, jour après jour, que l'économie, sous sa forme actuelle, ne semble pas en mesure de maîtriser ses effets humains et écologiques, plus encore, un urgent besoin de comprendre ce qui a pu nous mener dans une telle impasse : autant de

motifs pour que le nom de Marx émerge à nouveau dans le paysage désolé de ce début de XXI^e siècle. Si *Le Capital* n'est pas devenu pour autant le livre de chevet des élites politiques et sociales, l'œuvre de Marx, en même temps que le concept de communisme, reviennent au premier plan, *a minima* au titre d'outil d'analyse, éventuellement même comme recours concret.

Dans cette étrange renaissance se mêlent, dans le plus grand désordre, des mobiles très différents. Pour certains, Marx représente une forme de compréhension scientifique du capitalisme qui n'a pas trop mal vieilli et dans laquelle on pourrait donc trouver des concepts et des méthodes susceptibles de permettre une interprétation lucide de notre actualité. Pour d'autres, Marx vaut surtout pour son élaboration du communisme, dont les vertus émancipatrices auraient survécu au désastre du socialisme historique. Dans le premier cas, le travail de Marx est reconduit à une forme strictement théorique, valable dans la mesure où l'on ne cherche pas en dégager l'horizon révolutionnaire ; dans le second, il est transformé en Idée, au sens que Platon et Kant ont donné à ce terme, celui d'un concept dont la validité repose sur l'impossibilité de son incarnation sensible. Autrement dit encore : Marx honoré parce que politiquement mort ; ou Marx célébré parce que scientifiquement impuissant. On le voit : une juste lecture des textes pâtit d'un tel traitement, certes inévitable au regard de la singularité et de l'équivocité de l'œuvre, mais peut-être

amendable à la lumière d'une reprise dépassionnée des concepts.

L'objet de notre ouvrage n'est donc pas de restituer, contre son utilisation politique, le vrai visage du marxisme scientifique, ni d'en extraire, par la neutralisation de ce qui est théoriquement invalide, le message révolutionnaire.

En ce sens, nous sommes en accord avec les mots de Lénine au début de *L'État et la Révolution* :

« *Après leur mort on essaie d'en faire des icônes inoffensives, de les canoniser pour ainsi dire, d'entourer leur nom d'une certaine gloire afin de "consoler" les classes opprimées et de mystifier, en châtrant le contenu de leur doctrine révolutionnaire, en en émoussant le tranchant révolutionnaire, en l'avilissant¹.* »

Marx ne peut pas être lu comme un pur théoricien du capitalisme, quand bien même aucun usage politique n'en aurait été fait. Il faut donc lutter ici contre une triple tentative d'embaumement. Le premier moyen de tuer Marx en le sauvant est de considérer que le communisme tel qu'il a été tant bien que mal mis en œuvre dans l'histoire n'a absolument rien à voir avec Marx. On aurait donc, inchangé, un Marx théorique, innocent, pur, malheureusement trahi par Lénine et Staline. Si bien sûr on ne peut imputer à l'homme Marx la totalité de la tragédie stalinienne, il n'est pas légitime de séparer l'œuvre de ce qu'on a pu faire en son nom, la possibilité même d'une dérive totalitaire étant

1. Vladimir Ilitch Lénine, « L'État et la révolution », in *Textes philosophiques*, Paris, Éditions sociales, 1982, p. 263.

peut-être inscrite dans les silences des textes¹. Le deuxième moyen de passer à côté de la spécificité de Marx consiste à en appeler à une philosophie pure de Marx, présente par hypothèse dans les textes de jeunesse, que la suite de l'œuvre aurait malheureusement enfermée dans une systématisme artificielle : telle est la tentation de bien des lectures pourtant bienveillantes, comme celle, par ailleurs remarquable, de Michel Henry². Il y a une unité profonde de la pensée de Marx, et toute séparation trop tranchée entre une philosophie, une économie et une politique conduit à amputer cette pensée de sa portée indissociablement théorique et active, ou plus exactement à obérer la reconstruction des concepts de théorie et de pratique qui est au cœur de l'entreprise marxienne. Enfin, la troisième façon de défigurer Marx consiste à l'inscrire dans le canon des grands philosophes, sujet de colloques et de thèses, auguste penseur dont l'étude n'est en rien différente de celle que l'historien de la philosophie peut consacrer à Descartes ou à Platon. Il faut ici préciser. Que Marx doive aussi être étudié de manière neutre, que l'on prenne grand soin

1. Cf. sur ce point les analyses de Raymond Aron, notamment dans *Les Étapes de la pensée sociologique*, Paris, « Tel », Gallimard, 1967 ; ou encore, dans un style différent, ce qu'écrit ironiquement Michel Foucault dans ses *Dits et écrits II*, Paris, "Quarto", Gallimard, 2001, p. 278 : « *Massacres, oui, oui ; mais c'était une affreuse erreur. Reprenez donc Marx ou Lénine, comparez avec Staline, et vous verrez bien où celui-ci s'est trompé. Tant de morts, c'est évident, ne pouvaient provenir que d'une faute de lecture.* »

2. Michel Henry, *Marx*, Paris, « Tel », Gallimard, 1976, 2 volumes.

d'éditer correctement ses textes, que l'on tente de « déconstruire le fétiche Marx¹ » en le débarrassant de certaines déformations induites par son usage politique, relève d'une saine exigence scientifique. Mais on ne peut lire Marx uniquement par ce biais sans produire une déformation finalement aussi dommageable que sa récupération. Derrida a lumineusement résumé le risque encouru ici :

« On serait prêt à accepter le retour de Marx ou le retour à Marx, à condition de passer sous silence ce qui y enjoint non seulement de déchiffrer mais d'agir ou de faire du déchiffrement (de l'interprétation) une transformation qui "change le monde". Au nom d'un vieux concept de la lecture, une telle neutralisation en cours tenterait de conjurer un danger : maintenant que Marx est mort, et surtout que le marxisme paraît en pleine décomposition, semblent dire certains, on va pouvoir s'occuper de Marx sans être dérangé – par les marxistes et pourquoi pas, par Marx lui-même, c'est-à-dire par un fantôme qui continue de parler². »

Marx n'est pas seulement l'économiste remarquable que tout le monde doit lire pour comprendre le capitalisme. On ne peut pas non plus procéder à une lecture sélective, en extrayant de la richesse de son œuvre tel ou tel concept particulièrement vendeur sur le marché actuel des options politiciennes. Il faut donc le lire, le lire en entier, et surtout le prendre au mot quand il affirme que sa philosophie est tout à

1. Jean-François Lyotard, *Dérive à partir de Marx et Freud*, Paris, « 10-18 », 1973, p. 39.

2. Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993, p. 61.